

Bibliographie

- **En Iran, complot contre une nation**, François et Ali Partant, Ed. Werden, 1971 (épuisé)
- **Voyage en Ziguerie, «Pour le démantèlement de l'économie dominante»**, François et Alain Partant, Ed. L'Age d'Homme, 1971 (épuisé)
- **Mais si demain l'Afrique**, François et Abdul Partant, Ed. L'Age d'Homme, 1971 (épuisé)
- **La guérilla économique**, François Partant, Ed. Le Seuil, 1976 (épuisé)
- **Que la crise s'aggrave**, François Partant, 1978 Ed. Parangon, réédition 2002
- **Le pédalo ivre**, François Partant, Ed. Solin, 1980 (épuisé)
- **La fin du développement**, François Partant, 1983 Actes Sud (Babel), Réédition 1997
- **La ligne d'horizon, essai sur l'après-développement**, François Partant, Ed. La Découverte, 1988 (réédition 2007)
- **Cette crise qui n'en est pas une**, François Partant Ed. L'Harmattan, 1994

Vidéos : série «Au nom du progrès»

(Réalisation : Gordian Troeller/Marie-Claude Deffarge, sur scénario de François Partant) - Durée 45 mn

- **L'impossible indépendance (Algérie)** - 1975
- **Au diable l'école (Tanzanie)** - 1975
- **L'école du diable (Togo)** - 1975
- **La médecine des riches chez les pauvres (Afrique)** - 1975
- **Le pillage (Gabon)** - 1976
- **Les tonneaux débordent (France)** - 1976
- **Pour le meilleur et pour le pire (Fos- Sur- Mer)** - 1976
- **La semence du progrès (Etats-Unis)** - 1983
- **Sucre amer (Brésil)** - 1983

Imprimé en janvier 2007

1926 - 1987

François Partant

L'homme des ruptures
L'anti-économiste

Première partie :

L'homme des ruptures 1

Michèle Cros : J'ai rencontré François Partant en 1979 ; ce devait être l'hiver. Il devait descendre dans le midi en train mais un ami commun l'a persuadé de profiter de ma voiture. Sur place, il avait loué une maison dont l'austérité m'a chagrinée au point que je lui ai proposé de lui trouver un petit appartement dans mon village. C'est ainsi qu'il a commencé à vivre à Montpeyroux.

Au départ, les gens ne savaient pas qui il était, puis nous avons été quelques-uns à nous intéresser à ses ouvrages.

Un jour que je lui avouais avoir du mal à comprendre ses écrits, il m'a répondu que dans ce cas il avait tout raté. En fait, il était très perfectionniste et voulait vraiment toucher les gens des villages : il écrivait essentiellement pour eux. Or l'économie est assez hermétique et son travail sur ce point est admirable. Les économistes ont habituellement soif de pouvoir, alors que lui était profondément humain.

Michel Parfenov : François Partant était en fait un pseudonyme, son vrai nom était François Roche et il appartenait à une des plus grandes familles de la Drôme, extrêmement riche au XIX^e siècle, qui a peu à peu vendu son patrimoine, comme François Partant fut amené à le faire lui-même à la fin de sa vie.

Florence Roche : Il avait un grand-père procureur et un père médecin. Il a été élevé par sa grand-mère, une femme apparemment très sévère, froide et autoritaire et en même temps très droite et respectable. Elle a eu beaucoup d'influence sur lui dans la mesure où François a été orphelin de mère à l'âge de 9 ans. A l'inverse, son père était un homme très simple, un médecin de campagne estimé de tous car il était bon pour ses patients : il ne faisait pas payer les plus pauvres et leur portait des médicaments s'ils étaient trop isolés dans la montagne.

Un autre élément qui a dû beaucoup jouer sur ce qu'il est devenu, c'est le fait qu'à la mort de sa mère, son père s'est remarié avec sa femme de ménage. François a probablement été très ébranlé par cet événement, comme d'ailleurs ses frères et sœurs dans la mesure où l'éducation rigoureuse de leur grand-mère se trouvait soudain en porte à faux.



Il faut aussi souligner l'importance de son frère aîné qui était son modèle et qui s'est engagé très tôt dans la résistance. François a fait de même en intégrant lui aussi la résistance alors qu'il ne devait avoir que 12 ou 13 ans.

Plus tard, son frère a été envoyé en Algérie et c'est cette fois François qui l'a sauvé car bien qu'il fût capitaine, il travaillait en fait pour le F.L.N. ; et c'est grâce à François qu'il a pu quitter clandestinement l'Algérie.

François était très proche des milieux militants de type "chrétiens de gauche". Son passage en Iran n'a fait qu'accentuer chez lui un sentiment latent de souci de l'autre, issu sans doute de son éducation. En effet, au-delà de l'aspect "petit bourgeois" qu'incarnait sa grand-mère, le protestantisme et le souci de justice qui en découle l'avait aussi beaucoup marqué.

“ Etant à Téhéran, c'est-à-dire faisant des opérations avec le Shah et sa famille, j'ai vu aussi toutes les "saloperies" qui s'y faisaient, ce qui fait que ma conception de l'utilité des banques a été très ébranlée.

Ma conception de l'univers a changé. Je ne serais d'ailleurs pas resté si je n'avais par chance rencontré celui qui était à l'époque la tête pensante de l'opposition au régime en place, qui était quelqu'un de remarquable. Nos discussions et projets compensaient mon travail de la journée.

Je suis donc resté en Iran un peu plus de 2 ans à travailler ainsi avec l'opposition tous les soirs. Etant étranger, j'étais pratiquement intouchable, et ma maison est ainsi devenue le lieu de rencontre de plein de gens qui sans cela ne se seraient jamais rencontrés (par exemple des communistes ou des chefs de tribus opposées au Shah). Tout cela était passionnant comme travail.

François Partant

Florence Roche : l'influence du protestantisme sur son avenir a été énorme. Après avoir fait des études classiques, il a passé un doctorat d'économie et de droit. Il est ensuite rentré dans la banque grâce à la haute société protestante qui était très puissante, surtout dans ce milieu. C'est donc ainsi qu'il a démarré toute sa carrière.

Son éducation protestante a joué beaucoup dans le sens d'une certaine notion de réserve : réserve sur ce que l'on est, sur ce que l'on pense, ainsi qu'une très grande exigence envers soi-même et dans le rapport à l'argent (à la fois objet de mépris et de respect).

Pour moi, la rupture qui s'est produite ensuite est tout d'abord liée à cette contradiction qu'il portait en lui-même. Les choses ont dû commencer à apparaître en Iran où toutes ses convictions et tout ce qu'on lui avait appris - tout cet héritage familial et professionnel - est soudain devenu dérisoire. Il a pu constater par lui-même la réalité de ce que les banques faisaient.

A son retour à Paris, François Partant démissionne de la banque privée et entre dans une banque publique. Nommé à Madagascar, il y séjourne de 1963 à 1967. C'est alors qu'il s'aperçoit que, publiques ou privées, les banques ne contribuent en rien à aider les pays où elles interviennent.

François Partant devient alors expert indépendant, au service des gouvernements du tiers-monde à la recherche de nouvelles voies. En 1969 c'est le Yemen, puis ce sera le Congo.

Hugues Bertrand : J'ai connu François Partant à Brazzaville où il était venu apporter sa pierre à la construction politique et économique du Congo en 1971.

Il m'arrivait recommandé par des amis du CEDETIM (centre d'études du tiers-monde) qui me l'avaient présenté comme une sorte de "banquier rouge" qui souhaitait mettre ses compétences au service du tiers-monde, ou, plus exactement, de l'affranchissement économique des peuples du tiers-monde.

C'était très curieux car François Partant ne voulait rien : il voulait faire profiter les gouvernements de ses compétences, mais il refusait d'être payé. Cela constituait un danger car il demeurerait ainsi *libre* de ses actions, de ses mouvements et de ses paroles. Cela choquait et ennuyait les autorités politiques de l'époque.

“ En 1968, j'avais décidé de quitter ce milieu, car être gérant d'une banque de développement et se voir faire systématiquement tout le contraire de ce que l'on devrait y faire était devenu intenable pour moi. Avec les événements de Mai 68, j'ai fini par me dire : pourquoi travailler ? Mon père était mort au début de l'année en laissant une fortune familiale sur laquelle je pouvais espérer vivre quelques années, ce qui me laissait le temps de me retourner. Je crois que si je n'avais pas eu cette chance, j'aurais été barman où n'importe quoi d'autre.

François Partant

Concrètement, quelle a été son action au Congo ?

Hugues Bertrand : Il a appliqué là-bas une sorte de programme qu'il avait en tête, et qui lui venait autant que j'ai pu en juger de ses deux expériences préalables à Madagascar et en Iran.

Il pensait que dans ces pays où l'état est gangréné, parasitaire et inutile, il fallait construire une sorte d'alternative économique dans un cadre parallèle.

Ce cadre parallèle serait une forme de *centrale économique* ayant ses propres modes de fonctionnement, sa propre organisation et surtout une *indépendance absolue à l'égard du pouvoir politique et des États.*

D'où l'idée de construire au Congo un organisme autonome qui s'est appelé la "caisse autonome d'amortissement", et dont l'objet était de financer un certain nombre d'actions de développement, c'est-à-dire d'action publiques comme des créations d'entreprises.

Ces activités étaient choisies et développées dans des secteurs d'utilité sociale et par des gens dont l'objet n'était pas de faire carrière ou de prendre des positions importantes dans l'appareil d'État, mais de tenter de faire fonctionner une économie qui n'existait pas, si ce n'est à l'état larvaire ou même pervers.

En dehors des réticences de l'état congolais vis à vis de son statut, son projet au Congo a-t-il pu se réaliser ?

Hugues Bertrand : Curieusement il existe une caisse autonome d'amortissement qui a d'ailleurs été, autant que je puisse en juger, bien utile pour financer par la suite certaines actions. Mais comme François Partant le craignait, celles-ci ont été récupérées par la puissance publique pour servir un certain nombre d'objectifs qui lui étaient propres. Ceci étant, cette caisse a vu le jour.

Comment vivait François Partant à cette époque ?

Hugues Bertrand : Il vivait avec peu de moyens dans un petit appartement du centre ville, s'habillant comme les gens du pays. Il passait son temps à écrire et rencontrer des personnes pour préparer son projet.

A votre avis, quel rôle cette expérience au Congo a-t-elle joué dans sa démarche ultérieure ?

Hugues Bertrand : Je pense que ce fut pour lui une grande déception, mais, aux vues de l'ambition de son projet, ce n'est guère surprenant. Il avait besoin d'essayer malgré les doutes qu'il pouvait avoir quant au résultat de ce qu'il cherchait à organiser comme action. Il avait cette vertu particulière qu'ont certaines personnes de vouloir aller jusqu'au bout. Son nom d'emprunt : "Partant" était très significatif de ce "départ", qui était à la fois une séparation d'avec une société dont il refusait la logique, et en même temps un départ dans le sens d'une tentative de construire quelque chose de nouveau. Il y a là quelque chose de profondément prophétique, et à la fois très engageant pour toute sa personne. *Du jour où il est parti, il a payé de sa personne en allant jusqu'au bout de ses convictions*, dans ce qui lui apparaissait comme la seule voie possible pour la collectivité.

Michel Parfenov : François Partant avait commencé à publier en 1971 un pamphlet sur l'Iran qui était paru en Suisse à compte d'auteur. La même année il a publié aussi *Voyage en Ziguerie*. Ce volumineux roman constituait une forme de condensé de tout ce qu'il allait faire par la suite. Il s'agissait d'un roman à caractère utopique qui avait pour sous-titre : *"Pour le démantèlement de l'économie dominante"*, ce qui a le mérite d'être clair...

Cela dit, son premier livre, un des plus beaux, "*La guérilla économique*", est paru au Seuil en 1976. Il regroupe théorie et souvenirs concernant son expérience Malgache. C'est l'un de ses plus beaux livres à tous points de vue : aussi bien de par l'écriture que par la concision de la pensée. C'était pour lui le commencement de toute une nouvelle vie.

"Je demeurais 2 ans dans la grande île, prenant part très discrètement aux entreprises et aux discussions d'un petit groupe de Malgaches qui ne voulaient pas renoncer aux espoirs de la révolution de Mai. Ma position était très inconfortable : naguère expert en économie, j'étais désormais reçu avec une certaine circonspection par les autorités, j'étais en revanche fort bien introduit dans le petit peuple et auprès des déchets sociaux, amis de longue date... J'habitais au cœur du quartier le plus miséreux et le plus peuplé de la capitale, sans la moindre carte de visite pour expliquer ma présence, sans mener le train de vie qui aurait peut-être pu faire pardonner ma présence ici. Je fus placé sous une surveillance constante, polie et inutile de la police. Agitateur, espion, mes amis avaient le plus grand mal à apaiser les tensions que mon genre de vie et mes fréquentations entretenaient. Il était incompréhensible pour quasiment tout le monde que je puisse me passionner ainsi pour les problèmes d'un pays qui n'était pas le mien.

La recherche d'une voie vers le développement était l'objectif théorique de mon métier. Cette vaine recherche m'a fait franchir l'étape d'une véritable prise de conscience politique qui m'a obligé à des choix dont il m'a bien fallu accepter les conséquences jusque dans ma manière de vivre, jusqu'à trahir mes propres origines, jusqu'à renoncer à mon métier.

François Partant, «La guérilla économique», 1976

Ingmar Granstedt : Je pense que de toute évidence François Partant a bien connu la pensée marxiste, sur laquelle il a été amené à réfléchir, non pour prendre position contre mais suite à la réalité qu'il découvrait. Je pense qu'il a aussi rencontré la pensée d'Ivan Illich notamment dans la réalité africaine, même s'il ne fût jamais l'un de ses disciples.

La principale idée qui a peu à peu émergé chez lui est que *le processus du développement tel qu'on essayait de le mettre en œuvre travaillait finalement contre les peuples eux-mêmes.*

Quels sont les principaux thèmes sur lesquels il est particulièrement critique ?

Ingmar Granstedt : L'un des principaux thèmes est tout d'abord que *l'État puisse représenter une instance autonome de pouvoir.*

C'est peut-être là qu'il est à mon sens l'un des plus originaux, étant donné que le processus du développement dans le tiers-monde tel qu'on a voulu le mettre en œuvre, reposait soit sur l'idée que l'insertion de ces pays dans les échanges internationaux pouvait contribuer à leur développement, soit sur celle que l'Etat pouvait devenir une instance autonome et orienter le pays vers un développement de type plus aut centré, ou plus socialiste, dans sa conception.

Or l'idée qui s'est peu à peu imposée à François Partant est que le processus d'industrialisation et d'ouverture à des échanges qui a germé en Europe et en Occident, et qui s'est beaucoup accéléré depuis la 2^e guerre mondiale (notamment de par l'influence des Etats-Unis, le GATT et l'ouverture des échanges), ce processus d'ouverture amenait peu à peu à créer un espace économique dans lequel l'acteur autonome qu'est supposé être l'Etat perd finalement ses moyens d'action.

Mais il y a eu une période où, par sa démarche personnelle, il a quand même essayé, dans les pays du tiers-monde de faire émerger une alternative à partir des États.

“Madagascar est mon pays autant que le vôtre parce que les problèmes du peuple Malgache sont les miens autant que les vôtres. Mais ces problèmes n'ont pas seulement un aspect technique pour lequel nous cherchions des solutions ensemble pour que le pays ne s'enlise pas dans la misère; mais ils ont aussi une dimension humaine.

Le sous-développement du pays, c'était l'histoire de mes copains, de ces quatre frères artisans-peintres qui sont allés chercher leur repas du soir dans les ordures parce que la femme du plus jeune était à l'hôpital et que l'on ne pouvait acheter à la fois du lait pour son nourrisson et de la nourriture pour les adultes.

Le sous-développement, c'était ce type encore jeune tous les soirs plus petit et plus crispé, gris comme le noir malade, qui m'abordait comme si j'étais un étranger, un patron, pour me demander un travail, n'importe lequel, pour n'importe quel salaire ; jusqu'au jour où je me suis fâché, lui criant de se révolter, de prendre la tête d'une cohorte de chômeurs et d'aller au ministère de l'économie où le ministre depuis un an tenait sous son coude une liste d'industries à la recherche de main-d'œuvre.

Le sous-développement, c'était la famine dans l'extrême sud du pays que je venais de parcourir, éperdu d'admiration pour les populations que je venais de rencontrer, leur gentillesse et leur dignité, leur générosité et leur courage ; pour tous ces paysans et ces éleveurs qu'on croyait victimes de la sécheresse alors qu'ils l'étaient bien davantage des fonctionnaires, des experts internationaux, de leurs dirigeants, de leurs ministres...

C'étaient des sources taries, des puits vides, et plus rien à manger.

François Partant, «La guérilla économique», 1976

Y a-t-il eu une évolution dans sa réflexion ?

Ingmar Granstedt : Oui, car voyant surgir des tentatives de révolution qui se prétendaient en rupture avec le capitalisme international (à partir de la décolonisation), il a essayé d'être présent là où il pensait que quelque chose pouvait se passer. Ainsi il est allé à Aden, à Brazzaville, et à Madagascar en 1972 juste après la chute du président Tsiranana.

A chaque fois il a finalement assisté, notamment à Aden, au décalage entre la perspective prônée par les dirigeants, et la réalité des opérations économiques mises en œuvre. Ces opérations économiques avaient pour but d'obtenir une industrialisation, et l'implantation de projets industriels avec la perspective que cela déclencherait un développement dans le pays.

Or, ce que François Partant constatait, c'est que l'investissement effectué, d'une part, créait à terme du chômage chez une grande partie de la population qui vivait jusqu'alors d'une activité comme la pêche par exemple, et que d'autre part, les ressources que le pays allait tirer de cet investissement étaient finalement extrêmement minimes, une fois déduits les remboursements des emprunts, les frais de transports pour l'exportation des productions obtenues grâce à cet investissement.

Cela pouvait éventuellement permettre à l'État de survivre et de se maintenir, mais en aucun cas activer le développement de la population.

D'où s'est imposée à son esprit l'idée que ce processus proposé par l'Occident et assimilé pour une part par les élites dirigeantes, travaillait finalement contre les populations de ces pays.

A votre avis, qu'est-ce qui constitue l'originalité de la pensée de François Partant ?

Jean Chesneaux : La vigueur de la dénonciation conjointe de l'impasse dans laquelle se trouvent les pays du Sud, et celle dans laquelle se trouvent les pays du Nord. C'est en fait l'ensemble de l'articulation Nord/Sud qui est fautive.

François disait très justement que la bourgeoisie n'a pas d'avance sur la classe ouvrière : De même, le Nord n'a pas d'avance sur le Sud. Le Nord, dans sa situation actuelle, comme le Sud dans sa situation actuelle font partie du même système.

Donc l'idée que le Sud va (ou doit) rattraper son retard sur le Nord est totalement vide de sens. Or pour moi c'est fondamental.

En ce sens-là, François Partant est quelqu'un qui a une philosophie de l'histoire et qui ne fait pas simplement une analyse économique des dysfonctionnements du système mondial. Et ce, bien qu'il était en même temps un économiste absolument génial, tout particulièrement dans sa qualité d'exposition et d'explication. Par exemple, le chapitre sur la chèvre et le chou dans "La fin du développement" est admirable, de même que son texte sur le chômeur (Dudule) qui se trouve jeté dans les fastes du palais de Versailles pour le sommet de 1980

est extraordinaire, tout comme son livre *"le Pédalo ivre"*. Il savait analyser et aller à l'essentiel.

Il faut aller chercher de l'aide auprès de lui en ce qui concerne la dénonciation inconditionnelle, totalement cohérente, totalement lucide et totalement convaincante du système mondial. Cette cohérence, il l'avait totalement décodée, démontée comme on démonte patiemment les rouages d'une vieille machine.

8 **“Depuis plus de 20 ans, nous tournons et retournons en tous sens le vieux problème de la chèvre et du chou : comment faire grossir un chou que va manger une chèvre sans affamer la chèvre étant bien entendu que si le chou doit impérativement grossir c'est parce qu'il sert de nourriture à la chèvre et que celle-ci veut elle-même grossir. Ce problème est insoluble.**

Dans le cadre du système socio-politique et économique mondial tel qu'il existe aujourd'hui, le développement technico-économique du tiers-monde est impossible.

Il est matériellement et financièrement impossible ; et tout ce qui est tenté pour le promouvoir est socialement inacceptable.

Enfin, s'il était effectivement possible, c'est à dire si le tiers-monde produisait et consommait autant que les pays dits développés, il provoquerait la destruction quasi immédiate de la biosphère donc celle de l'espèce humaine.

François Partant, *«la fin du développement»*, 1982

A la suite de sa rencontre avec Marie-Claude Deffarge et Gordian Trøller, journalistes travaillant pour les télévisions française et allemande, François Partant collabore étroitement à la série de films documentaires "Au nom du progrès".

Marie Claude Deffarge : Tant que nous faisons des reportages qui étaient des scoops, c'était intéressant : on passait parfois clandestinement des frontières pour revenir avec des documents exceptionnels plus ou moins médiatisés...

Nous avons rencontré François Partant, qui était un technicien du développement parti pour aider les pays du tiers-monde à se développer, et qui avait le pouvoir de créer des sociétés d'économie mixte ou de monter des usines (et ce en croyant alors vraiment qu'il pourrait aider les pays à se développer), il s'est trouvé devant des situations comme en Iran en 1960 lorsque nous l'avons rencontré : confronté à la corruption mais aussi au pillage que nous provoquons quand nous entrons dans ces pays.

Comme nos idées étaient en accord avec les siennes, nous avons travaillé ensemble mais du coup nos films sont devenus plus théoriques car nous avons été amenés à nous interroger sur *la nature du sous-développement*.

Où que nous allions (au Nord-Est du Brésil, au Yémen ou en Iran) tous les mirages

9 dont ces pays faisaient l'objet n'avaient rien à voir avec la réalité de l'exploitation méthodique de ces pays par nos hommes d'affaires et par le système économique. D'où cette série intitulée : *"Au nom du progrès"* que nous avons réalisée autour du pillage du tiers-monde et qui comprend notamment un film sur le Gabon qu'il serait aujourd'hui encore impensable de pouvoir diffuser.

Etant plus connus en Allemagne, nous avons pu davantage nous imposer qu'en France où nous n'avons que peu été publiés (si ce n'est dans le Monde Diplomatique et le Nouvel Observateur.)

Il y a aussi eu une réticence lorsque nous avons proposé une version écrite des films à cause de leur aspect très théorique. De plus nous nous étions basé sur un texte de François Partant portant sur les premiers films de la série. Il a donc fallu chercher une nouvelle manière de présenter les choses, surtout face au monde du journalisme économique.

François Partant a des idées très précises et un vocabulaire très bien adapté, mais il est difficile de retransmettre, pour chaque pays où nous sommes allés et par les interviews que nous avons faites, les idées que Partant a théorisées.

Cela dit, il en ressort que *l'industrialisation a ruiné la plupart des pays du tiers-monde* : ils se sont terriblement endettés pour créer une industrialisation qui ne leur a pas permis de sortir du sous-développement, et ils vont payer indéfiniment pour cet endettement.

Nous sommes donc au bord de cette rupture que François Partant avait déjà prévue il y a 15 ans.

Marie Claude Deffarge : Nous étions d'abord partis de deux films qui montraient à quel point les projets d'industrialisation correspondaient à des échecs : celui du Shah d'Iran qui était en fait un rideau de fumée qui se prétendait être une industrialisation, mais qui était un échec complet ; déjà en 1973 nous décrivions Komeiny comme celui qui détruirait l'expérience du Shah qui était un échec.

Ce film a été mal vu. Nous avons entrepris le même travail sur l'Algérie en prouvant que l'ambition de l'industrialisation algérienne faisait que le pays dépendait plus que jamais du monde riche, et que de plus cela ne résolvait pas les problèmes intérieurs.

Nous avons voulu faire des films en référence à Ivan Illich, avec qui nous avons d'ailleurs travaillé, sur les raisons de cette incapacité qu'ont certains dirigeants du tiers-monde à inventer une alternative, un autre modèle de développement.

D'où le film *"L'école du diable"*, pour montrer que l'école qui forme les cadres des pays anciennement colonisés est toujours l'école coloniale, qui formerait à la limite de bons administrateurs coloniaux, mais en aucun cas des gens capables de penser un modèle de développement différent du nôtre. Ils s'accrochent donc à notre modèle et leur dépendance envers nous est complète. *"L'école du diable"* était une tentative pour voir si Nyerere, qui avait fait une très bonne description de cette école post-coloniale, avait réussi à faire autre chose.

Mais ce film traduit une déception face à la réalité que l'on découvre en arrivant sur le terrain : l'échec économique de Nyerere était flagrant et son école était une école fragmentée. Il n'avait pas entièrement rejeté l'école et les écoles "ujamaas" c'est à dire les écoles *pour le village* furent un échec, comme l'ensemble de l'expérience "ujamaas" à laquelle nous avons pourtant cru avec François Partant.

10 **“Un bateau des lignes nationales part d'Alger avec sa charge d'émigrants. On quitte l'Algérie qui est parfois présentée comme un modèle de développement qui a cherché à conquérir son indépendance en imitant ceux dont elle dépendait. Cela semblait raisonnable, mais elle s'est alors incorporée davantage à un système économique dont elle ne contrôle pas la dynamique.**

Ces hommes qui quittent leur pays savent ce qu'est le sous-développement, ils en supportent le poids de génération en génération, avant, après l'indépendance.

Mais quelle indépendance ? Marchandise humaine qui se vend là où on veut bien l'acheter, ils travaillent n'importe où dans le monde, et en fait à la même construction économique et sociale, pour le même progrès : un progrès dont ils ne sont jamais que les bras.

Bande-son du film «L'impossible indépendance”», 1975

Gordian Trøeller : Nous formions à l'époque une équipe à trois : quelqu'un faisait le son, moi la caméra et François faisait les recherches, prenait des contacts, etc.

Le premier film était sur l'Algérie : nous avons fait les trois premiers films en un seul voyage à savoir Tanzanie, Togo et Algérie. Ces trois films ont ensuite été diffusés dans la même semaine.

Or il faut signaler que François ne croyait pas du tout à la télévision. Il voulait écrire des livres en pensant qu'en s'appliquant à cela, il pourrait convaincre ses lecteurs et qu'ainsi les choses changeraient. A cette époque où il n'y avait pas de secteur audio privé, nous avions un taux d'écoute de 36%, c'est à dire qu'environ 10 millions de gens ont vu nos films. C'est ce qui a convaincu François.

Le premier de ces films était “L'impossible indépendance” sur l'Algérie ; comment s'est passé ce premier travail avec François Partant ?

Gordian Trøeller : Très bien, mais vers la fin le climat a gêné François qui avait une santé fragile. Il s'est donc donné beaucoup de peine pour la réalisation de ce travail. Les idées qu'il avait auparavant développées dans des articles se trou-

vaient cependant confirmées là-bas et cela le rendait très heureux. C'est pour cela qu'il a continué à faire des films.

Après l'Afrique vous avez fait d'autres films toujours inspirés de ses idées ?

Gordian Trøeller : S'agissant du Tiers-monde je tenais évidemment compte de ses idées que Marie-Claude et moi avons participé à faire émerger chez lui en lui communiquant ce que nous avons découvert de nouveau lors de nos voyages. Nous avons dû réaliser ensemble 5 ou 6 films. Il avait déjà aidé au film que nous avons fait sur Madagascar où il se trouvait alors, cherchant encore à cette époque à changer l'économie. Ce film n'est d'ailleurs jamais passé à la télévision française, car il montrait ce que les Français avaient fait pendant la colonisation et, pour ce faire, la parole était donnée aux Malgaches. Depuis, nous n'avons plus jamais été diffusés en France.

11 **“Enfin l'indépendance arriva. A cette occasion, la puissance coloniale fit don à ses colonies de nombreuses institutions qui sont indispensables à un État moderne. Les colonisés acceptèrent de tout cœur et les mains jointes : la mère patrie ne leur donnait-elle pas tous les instruments du progrès ? Et le plus bel instrument, c'était l'école.**

L'école doit devenir le moule de la nation, une nation regroupée au hasard des conquêtes coloniales. Avant d'entrer en classe, les enfants chantent l'hymne national en Français.

La patrie est un Dieu laïque dont l'école sera le temple.

Bande-son du film «L'école du diable», 1976

Les derniers films de la série “Au nom du progrès” se basent sur les idées de François Partant mais il a cessé de collaborer après le 6^e film. Alors, comme nous ne parvenions pas à nous défaire de sa pensée, nous avons continué le travail. Avant d'aller au Brésil et aux Etats-Unis pour tourner les deux derniers films, je suis allé voir François en France pour qu'il me conseille avant le tournage. Nous recevions énormément de courrier de lecteurs qui disaient voir enfin quelqu'un dire la vérité ce qui rendait François très heureux. Et fier. Effectivement, ce que nous décrivions il y a 25 ans s'est réalisé.

Le film sur l'Algérie, si on le regarde aujourd'hui, permet d'expliquer ce qui s'y passe actuellement : Cela prouve combien François Partant était lucide dans le raisonnement qu'il tenait. En ce qui concerne le thème du Progrès, je crois que sans lui je n'aurais jamais commencé la série “Au nom du progrès”, qui contient 22 films sur les dégâts provoqués dans le tiers-monde par nos idées sur le développement. Sur ce thème, la présence de François Partant a été déterminante.

A partir de 1976, François Partant décide de s'installer définitivement en France

Michel Parfenov : François Partant était quelqu'un de très organisé et très soucieux de son emploi du temps et je pense qu'à peu près à partir de "La guérilla économique", comme il sentait ses forces diminuer, il a voulu consacrer en gros les 10 dernières années de sa vie à systématiser sa pensée, pour écrire et exprimer le mieux possible ce qui était à l'époque - et qui reste aujourd'hui encore - quelque chose de tout à fait en dehors de la pensée habituelle.

Cela avait des contre-coups assez graves pour lui dans la mesure où il était assez isolé et même parfois complètement isolé par rapport à tout ce qui était la gauche et l'extrême-gauche de l'époque.

Cela dit, on peut constater aujourd'hui qu'il était très en avance sur son temps, ce dont j'ai personnellement la confirmation tous les jours. C'est vraiment une pensée vivante et prophétique.

Ses yeux étaient tout à fait remarquables qui reflétaient une intelligence particulière et une grande capacité d'écoute. Sa pensée travaillait sans relâche. Il avait aussi une certaine élégance presque vieux jeu qui trahissait ses origines bourgeoises. Il était très patient jusqu'à un certain degré, mais s'il "craquait" face à un interlocuteur trop borné, cela pouvait donner lieu à des crises de rage terribles.

Il haïssait par exemple Valéry Giscard d'Estaing ou Raymond Barre parce qu'il avait été leur égal à un moment, et son mépris pour eux reposait sur une connaissance précise ; de plus ils représentaient pour lui l'envers de ce qu'il aurait pu être : haut fonctionnaire de droite...

François Partant avait été de droite dans sa jeunesse et ce sont ses diverses rencontres avec des gens - notamment en Iran - qui l'ont fait changer complètement.

Ingmar Granstedt : Je dois souligner la très grande simplicité de cet homme qui avait pas mal fréquenté les allées du pouvoir dans plusieurs pays différents, qui connaissait bien les rouages financiers, le mécanisme bancaire, le milieu banquier, mais qui était personnellement d'une très grande honnêteté intellectuelle à l'égard de ses convictions et par rapport à ce qu'il découvrait ensuite. Il avait la simplicité de reconnaître qu'il s'était trompé. Il était aussi dégagé du souci personnel du pouvoir, ce qui est rare chez un intellectuel car le savoir provoque souvent une volonté de pouvoir par le savoir.

François Partant interroge des ouvriers de Fos-sur-mer.

Beaucoup d'employés de cette entreprise de Fos-sur-mer ont pu construire ici leur maison. Ils savent que leur niveau de vie repose beaucoup sur l'exploitation du tiers-monde.

François Partant : Si la conjoncture s'aggravait ou si le tiers-monde ne commandait plus les matières premières sur lesquelles vous travaillez, que se passerait-il, comment réagiriez-vous ?

- **Nous leur dirions d'aller les prendre là où elles se trouvent !**
- **Moi qui n'ai pas une âme de colonisateur, j'aimerais que l'on trouve un équilibre avant. Je suis prêt à ne plus voir mon niveau de vie augmenter comme ce fut le cas ces derniers temps : j'accepterais qu'il se stabilise à son niveau actuel.**

François Partant : Qu'il se réduise ?...

- **Qu'il se réduise, qui l'accepterait ?**
- **De toute façon nous sommes dans un régime capitaliste et même si nous sommes contre dans ce cas précis, beaucoup seraient d'accord pour le soutenir.**
- **C'est certain : on veut bien faire des sacrifices mais il faudrait chercher...**
- **Non, moi je ne crois pas...**

François Partant : Donc la guerre ?

- **Non.**
- **Ce serait injuste mais comment y échapper ?**
- **Non, je pense qu'il doit y avoir un moyen de répartir les richesses mondiales entre tous les pays.**
- **Bien sûr !**
- **Je connais peu de gens d'ici qui accepteraient facilement de se passer de la moitié du confort que l'on a actuellement pour partager avec ceux qui n'ont toujours rien.**
- **Je suis personnellement prêt à niveler mon niveau de vie. Je vis beaucoup mieux que mes parents ne vivaient il y a 25 ans, je souhaite que quand ma fille aura 25 ans elle vive aussi bien que moi à l'heure actuelle.**
- **On prend actuellement à des gens qui acceptent tant bien que mal de céder leurs richesses, et le jour où ils ne voudront plus on ira les chercher pour les utiliser : cela ne fait aucune différence !**
- **Eux n'en auront pas plus dans tous les cas de figure.**

François Partant : Vous accepteriez alors dans ce cas-là un régime fasciste pour servir vos intérêts ?

- **Je ne pense pas qu'il faille en arriver là quand-même mais il faudrait trouver la solution.**

Deuxième partie :

14 L'anti-économiste

“On ne se rend pas compte à quel point l'évolution qui s'est produite depuis un siècle et demie est négative ; car elle est fondamentalement négative.

Tout ce qui s'est passé depuis la révolution industrielle est fondamentalement négatif, contrairement à ce qu'on pourrait croire. C'était très positif au plan des connaissances scientifiques peut-être, au plan technologique c'est déjà moins sûr, mais du point de vue des transformations, quelles soient sociales ou internationales, qui se sont produites depuis cette époque-là, c'est une catastrophe. Sans parler du plan écologique, qui devrait concerner tout le monde, et pas seulement les écologistes.

Quand on parle de retour en arrière, il faut se dire que ce pourrait être une excellente chose à bien des égards, car ce pourrait être une situation de retour en arrière très relative.

Il pourrait s'agir simplement de modifier le genre de vie que nous menons actuellement grâce à une société hyper-productive ; mais est-ce que changer cela serait une mauvaise chose : ce n'est pas certain. Si c'était possible, ce ne serait certainement pas une catastrophe.

Si nous pouvions effectivement imaginer un mode de production moins destructeur du milieu ce serait un "retour en arrière" hautement souhaitable. Car en réalité ce qui serait un retour en arrière pour nous, serait en fait une grande avancée pour les peuples du tiers-monde. Cela ne remettrait en cause le confort de vie que d'une toute petite minorité de la population mondiale qui a vécu jusqu'ici d'une manière tout à fait anormale.

”

Florence Roche : Je crois qu'il a pris un pseudonyme (et même plusieurs) quand il a commencé à écrire.

Et ce pseudonyme de "Partant" avait-il un sens précis ?

Florence Roche : Oui, et parlant d'ailleurs de lui-même, car pour lui, c'était bien de cela qu'il s'agissait : "partir", et c'est alors que tout a vraiment commencé pour lui.

En effet, la vie de François pourrait être décomposée en trois grandes phases :

- Tout d'abord sa jeunesse et sa période estudiantine à Paris où l'on peut dire qu'il fréquentait un milieu "très bien".
- Puis le milieu de la banque, et la rupture qui s'ensuit avec l'aide à différents gouvernements dans la recherche d'autres modes de développements.
- Et enfin une dernière période de dénuement total ; non pas de solitude car il avait beaucoup d'amis, mais au cours de laquelle il s'est installé à Montpeyroux un jour, et il n'en a plus bougé du tout.

Alors à Montpeyroux, il vivait très simplement ?

Florence Roche : Oui, il a commencé par louer un petit appartement et il a fini sa vie dans un logement au-dessus de l'école, et ce simplement parce qu'il n'avait pratiquement plus d'argent. Mais surtout c'était une volonté de sa part, non pas de se retirer ou de s'isoler, mais simplement de se poser et d'écrire ; il estimait que c'était dès lors ce qu'il devait faire.

Tout ce qu'il avait entrepris auparavant n'avait peut-être pas évolué comme il aurait souhaité et ce qu'il lui restait à faire c'était de lire énormément (tout ce qui pouvait se produire à l'époque), et écrire le plus possible pour que ses idées passent.

Il a donc eu une vie on ne peut plus simple, mais pas retirée du tout, dans la mesure où il entretenait un nombre faramineux de correspondances, ce que je n'ai découvert que plus tard.

De plus il aimait beaucoup recevoir, ce qui surprenait tous les gens qui l'ont approché et aimé - car je crois que tous finissaient par l'aimer. Cette façon de faire, certainement liée à son éducation, l'obligeait à toujours faire au mieux, d'autant qu'il était fin cuisinier, pour recevoir ses amis. Or cela devait lui coûter beaucoup, compte-tenu de son état de santé.

Quels étaient vos échanges avec François lorsque vous alliez le voir à Montpeyroux, de quoi parliez-vous ?

Florence Roche : C'était lui qui parlait. J'ai commencé à aller le voir avec mon frère et mon père alors que j'avais une quinzaine d'années et tout ce qui se disait alors portait sur ses idées, sur l'actualité. Etant sa nièce il aurait pu me parler de mes soucis scolaires ou d'autres préoccupations enfantines, mais il ne savait parler que des choses qui le passionnaient. Paradoxalement, il ne parlait jamais de ses sentiments.

Françoise Bourquelot : D'abord il y avait des réponses aux gens qui lui écrivaient. L'importance de sa correspondance est extraordinaire. Il écrivait aux gens les plus divers, du prêtre d'Haïti aux pauvres de Madagascar en passant par des réponses à des invitations à des colloques. Il a été appelé par des suisses qui avaient lu son livre, il a aussi été en contact avec les milieux anarchistes.

J'ai récemment retrouvé un roman "dédié à François Partant à sa grande surprise". Cette dédicace en première page est tout à fait étonnante de la part de deux "anars" écrivant un roman policier : tout d'abord de dédier son livre à quelqu'un comme lui, et surtout de faire l'éloge de cet économiste qui devrait de surcroît porter le nom "d'économiste anarchiste". [il s'agit du roman «C'est la danse des connards...», Colonel Durruti, éd. Fleuve Noir, collection Police, 1987]. Par ailleurs les rapports qu'il entretenait avec Madagascar étaient parfois le théâtre d'oppositions, car son amie là-bas était pour ainsi dire une "grande laïque" qui correspondait avec le Vatican pour donner le poulx de l'église dans différentes parties du monde ; c'était d'ailleurs une femme extraordinaire avec qui François entretenait une correspondance importante.

Quelques fois des gens téléphonaient ou même venaient le voir, et la meilleure façon de les accueillir était de les nourrir, car François avait un sens de l'hospitalité incroyable : les gens les plus divers venaient passer un ou deux jours chez lui. Cela était vécu sur le mode d'intenses discussions et de grande convivialité.

François de Ravignan : J'aimais beaucoup aller à Montpeyrux d'où je sortais toujours enrichi sur le plan de la pensée, mais je crois que François Partant ne limitait pas ses conversations au seul sujet de l'économie ; il savait s'intéresser à tout ce que faisaient les gens. C'est quelqu'un qui accordait une grande attention à l'autre, qui valorisait toujours ce que faisaient les autres, et ce malgré les rares personnes qui lui étaient insupportables. D'une façon générale François était quelqu'un de très attentif, très réceptif et d'une exceptionnelle générosité.

Jean Chesneaux : Je ne passais jamais dans le Larzac à cette époque sans passer par son petit village de Montpeyrux. Il avait le génie de la cuisine ajouté à toute la distinction d'une culture XVIII^e siècle. J'ai donc à la fois fréquenté François en ami personnel et en même temps sur le plan des idées. J'ai beaucoup correspondu avec lui. Il est certain qu'il m'a beaucoup influencé : il se complaisait dans ce dédain de la finance. Par exemple il ouvrait le journal aux pages de la bourse et me disait que s'il avait voulu spéculer, il aurait acheté tel et tel produit aujourd'hui pour revendre après-demain tel et tel autre article, et faire ainsi de nous deux des milliardaires.

Il était complètement détaché de ce monde dans lequel il avait excellé, car à Madagascar il "roulait carrosse" ; il avait les plus belles voitures de l'île et représentait je ne sais plus quel organisme financier international.

C'est ce côté très attachant de combinaison de l'analyse théorique et de la

perception du concret, de la réflexion générale sur le devenir de l'humain et de l'examen attentif de toutes les absurdités, qui définissent le mieux l'homme qu'il était.

Michèle Cros : Les premières années, François pouvait sortir de chez lui et il est vrai que les gens le regardaient comme un personnage un peu étrange, mais c'était quelqu'un d'extrêmement liant et poli, et petit à petit il est arrivé à discuter un peu avec tout le monde.

Son lieu de rencontre était l'épicerie (celle de mes parents en l'occurrence) où les gens le trouvaient très gentil. Et s'il parlait parfois un peu d'économie, il aimait surtout les gens de ce village où il n'a sans doute pas regretté de passer les dernières années de sa vie.

“ Il apparaît comme une évidence que la modernisation de l'agriculture, c'est l'adoption au plan agricole du mode de production industrielle. Or l'agriculture, thème sur lequel je travaille, pourrait selon moi être définie comme "une contribution de l'homme à l'expansion du monde vivant". Mais c'est devenu le contraire : l'agriculture est devenue aussi destructrice du milieu que l'industrie elle-même. Elle utilise uniquement maintenant des énergies non-renouvelables ; la standardisation des productions animales et végétales a détruit un patrimoine génétique qui s'était constitué naturellement depuis des millénaires, ce qui est représente une destruction incroyable. Et j'en passe... Tout ça est complètement fou si l'on y réfléchit ! ”

François Partant

Françoise Bourquelot : D'un coup apparaissait dans sa préoccupation l'espoir de travailler sur ce qui l'entourait, et de chercher en France des groupes de gens qui pouvaient comprendre ce qu'il disait et être moteurs dans une transformation, étant donné que l'agriculture de l'époque était en grande difficulté, au moins une certaine agriculture.

J'ai assisté à la transformation de sa pensée par rapport à ce monde agricole, que au départ il connaissait mal, vers un espoir - qui devait par la suite s'avérer négatif - selon lequel l'agriculture pouvait peut-être être le fait d'une certaine couche de la population qui pouvait complètement remettre en question une certaine forme de développement. Je lui ai alors indiqué un certain nombre de personnes à rencontrer dans l'Hérault, il a vu aussi des militants de l'Ouest dont Bernard Lambert qui était un des principaux responsables de la mouvance syndicale paysans-travailleurs.

Il s'est alors affronté à des gens auxquels il a essayé d'exposer ses idées et qui ont lu ses livres ce qui lui a permis de mesurer toute l'ampleur de la tâche.

Espoir négatif, mais pourquoi ?

Françoise Bourquelot : D'abord parce qu'au début des années 1980 l'arrivée du socialisme au pouvoir a piégé les mouvements qui n'ont pas changé de camp à ce moment et se sont donc trouvés dans l'opposition bien qu'ils aient été aidés par le socialisme.

Cela les a cependant rendu moins combatifs, moins moteurs d'idées nouvelles. Il y avait toujours chez les paysans-travailleurs le mythe que leur combat par le biais syndical permettrait de résoudre des choses ; et ce malgré leur diverses tentatives pour essayer de lutter en se liant avec d'autres couches de la société comme les militants ouvriers. Ce mouvement s'est émoussé dans les années 1980.

François de Ravignan, vous êtes agronome et François Partant avait un intérêt particulier pour le monde rural, pour l'agriculture. D'où lui venait cet intérêt et quels étaient vos échanges sur ces questions ?

François de Ravignan : Il connaissait assez bien le milieu rural, je m'en suis réaperçu récemment en regardant l'un des films qu'il avait fait avec Gordian Trøeller intitulé "Les tonneaux débordent" sur les vigneron du midi, dans lequel il citait l'exemple d'une famille qui habitait le village de Vinsobre, où François a été élevé, et cette famille de vigneron avait suscité en lui une réflexion sur l'appauvrissement progressif du milieu paysan.

“Ce qui m'intéresse dans l'agriculture c'est que justement c'est une caricature. Pour résumer ce que je pense de l'évolution, c'est que le système alimentaire mondial ne vise pas à assurer la reproduction biologique de l'humanité - la faim progresse d'année en année - ni la protection de la capacité productive des terres : les terres arables diminuent d'une manière maintenant générale, mais simplement l'amortissement et l'accroissement du capital de production mis en œuvre. Et ceci, on y parvient en modifiant les habitudes de consommation et les besoins culturels de la population solvable. On ne travaille que pour la population solvable ce qui est totalement aberrant surtout à l'échelle mondiale. Et l'agriculture française est totalement intégrée à ce système mondial, à la fois pour son approvisionnement et pour ses débouchés.”

François Partant

Il montrait en effet qu'il y a 40 ou 50 ans on vivait à 9 sur cette exploitation agricole qui avait la moitié de la surface qu'elle a aujourd'hui, alors que l'on n'y vit actuellement plus qu'à 2 personnes sur le double de surface. Evidemment, on a des moyens de transport que l'on n'avait pas à l'époque ainsi que des machines à laver et de l'équipement domestique, mais relativement au milieu environnant les gens vivent beaucoup plus mal et avec beaucoup plus de soucis. Il y a donc un appauvrissement relatif.

Je crois donc que François Partant était très intéressé par l'agriculture : il en a donné un autre exemple dans le livre *Que la crise s'aggrave* qui devait être au départ une réflexion sur l'agriculture. Il a évolué ensuite vers une réflexion sur l'ensemble du système ce qui est très symptomatique de la manière dont François Partant voyait l'agriculture, comme la première victime de l'évolution négative à laquelle conduisait le système capitaliste industriel ; et à ce titre il considérait l'évolution de l'agriculture comme tout à fait exemplaire.

Il m'avait même dit à plusieurs reprises que l'agriculture est dans un système capitaliste industrialisé une activité *qui ne devrait pas exister*.

Essentiellement parce que sa rentabilité est moindre par rapport aux capitaux investis que celle de toutes les autres activités : par conséquent les capitaux devraient quitter l'agriculture et s'investir dans des activités plus rentables. Alors si elle existe c'est finalement à cause de ce besoin incompressible, et sans doute absurde dans ce système capitaliste industriel, que l'on a de se nourrir. Cela nous oblige à maintenir des agricultures - et des agricultures nationales - contre toute logique du système.

Il y a une idée majeure qui est comme E=MC2 dans la pensée de François Partant qui se résume en très peu de mots, à savoir que *une logique concurrentielle telle que celle sous laquelle nous vivons n'est pas maîtrisable par définition*.

La concurrence dans le système libéral n'est pas maîtrisable et il en découle finalement toute la suite, c'est à dire que l'impuissance des gouvernements sur le plan économique - et François Partant l'a maintes fois démontrée - est simplement une résultante de cette idée fondamentale que la logique concurrentielle n'est pas maîtrisable, et qu'elle l'est de moins en moins au fur et à mesure qu'elle s'étend à l'ensemble du monde, ce qui est en train de se produire.

On pourrait illustrer cette idée par cette fameuse image que donnait François du train qui n'a pas de conducteur : le système économique mondial est comme un train lancé à grande vitesse tel un T.G.V. dans lequel les passagers confortablement installés savourent des boissons fraîches, admirent le paysage tout en discutant, mais il n'y a pas de conducteur et l'on ne sait pas quand ça va s'arrêter.

Igmar Granstedt : Je crois que c'est lui qui nous permet le mieux de comprendre pourquoi le politique actuellement s'est tant vidé de sa substance réelle. C'est devenu une sorte de coquille vide où il y a beaucoup de rivalités, beaucoup d'ambitions personnelles qui se jouent, mais où les idées véhiculées semblent de plus en plus creuses.

Or François a bien mis le doigt sur cette idée que dans un monde de concurrence de compétition, où l'internationalisation des échanges conduit à la mondialisation de la compétition il n'y a plus d'autonomie nationale. Et donc l'État comme lieu autonome de pouvoir perd de sa réalité, ce qui veut dire que le politique lui-même devient une coquille vide.

Michel Parfenov, parmi les livres que vous avez publié il y avait « Le pédalo ivre » qui, je crois, a fait quelques remous ?

Michel Parfenov : Oui et même plus que des remous puisque nous avons publié juste avant *Que la crise s'aggrave* qui est vraiment un livre de théorie. Or il y avait chez François toujours cet aspect d'une théorie très bien construite et merveilleusement pensée, et une espèce de besoin de démolir par l'humour. Sur la 4^e de couverture de *Voyage en Ziguerie*, il est bien indiqué en caractères gras que **le rire est révolutionnaire**, et cet aspect de François, qui était plein d'humour mais qui pouvait parfois être méchant (quand il voulait dévaloriser un de ses détracteurs), est repris dans *Le pédalo ivre*.

Mais cela a été assez mal compris et mal interprété : il s'agissait aussi de démolir cet aspect "pensée économique très sérieuse" qui était parfois trop prégnante. *Le pédalo ivre* était un moyen de se dégager de toutes ces théories, et le message est très mal passé surtout dans les milieux d'extrême-gauche.

Que racontait « Le pédalo ivre » ?

Michel Parfenov : *Le pédalo ivre* était une sorte d'utopie complètement folle dans le style XVIII^e siècle, où tout le monde se retrouve sur une île du lac Léman au hasard d'une tempête, et on retrouvait Bakounine, Karl Marx et tout un tas de gens dans des positions tout à fait scabreuses et en même temps discutant tout à fait sérieusement de théories diverses (et entre autres Karl Marx reconnaissait qu'il s'était beaucoup trompé). C'était un mélange de choses comme ça avec des épisodes magnifiques.

Je pense que l'un des grands regrets de François a été de ne pas avoir été compris dans son désir de dire des choses très sérieuses en passant par des voies littéraires et ironiques. C'est aussi un peu le côté romancier de François.

Hugues Bertrand, en tant qu'économiste que pensez-vous des idées de François Partant ?

Hugues Bertrand : Je pense que François Partant s'est toujours posé les questions politiques comme un économiste, et les questions économiques comme un humaniste pensant la société. Donc il s'est toujours situé aux franges de ce que l'on appelle pompeusement la "science économique" et des autres sciences sociales ou politiques ; à ce titre il est un peu comme tous les contrebandiers car les hommes de loi ne l'apprécient qu'à moitié.

A titre personnel, j'ai toujours bien aimé ce que baladent les contrebandiers dans leurs grandes poches et j'ai donc toujours apprécié la lecture des travaux de François qui peuvent être décrits comme une critique de l'économie comme science politique. Il n'a jamais pu être reçu et compris dans la communauté des économistes car ce n'était en définitive pas pour lui une science à part.

De toute façon François Partant n'était pas véritablement un homme de science et il ne s'est d'ailleurs jamais défini comme tel : c'était un homme d'action et un homme engagé, et donc il n'avait pas d'affinités avec la communauté des économistes en tant qu'hommes de science.

Sa conception était de changer la société et pas simplement de changer trois concepts économiques. Ceci étant je pense qu'il avait quand même des intuitions fortes et je crois notamment qu'il avait très fortement le sentiment de la capacité terrible de notre mode d'organisation et de développement à exclure ; c'est-à-dire à ne retenir en son sein que des éléments aptes à y demeurer, et donc en fait à produire des inclus dans un système très organisé, très tonique, très dynamique mais aussi très refoulant.

“ Quel scandale d'avoir créé un prix Nobel pour l'économie. A ce compte pourquoi ne pas en créer un pour la pornographie ? L'économie est cette prétendue science, aussi élaborée que l'était la médecine du temps de Molière, qui théorise le mode d'enrichissement le plus injuste et le plus malsain, qui justifie par là-même l'ordre socio-politique national et international que celui-ci implique et qui enfin, par la théorisation, parvient à faire oublier le caractère arbitraire du fait économique tel qu'il se produit. La science économique est une composante essentielle de l'idéologie qu'il faut abattre si l'on veut que l'humanité survive à la civilisation économique et technique à laquelle elle est aujourd'hui asservie.

Quant à l'économiste, de par l'optique qui est la sienne, de par la perspective dans laquelle il se situe, de par le rôle qu'il a puisqu'il inspire les pouvoirs d'État et le Capital, il est un criminel, ou s'il n'est un criminel, il est un imbécile.

François Partant, «*Que la crise s'aggrave*», 1978

François de Ravignan : François Partant a écrit un livre intitulé *La fin du développement*. Il était diamétralement opposé à la plupart des auteurs qui avaient écrit sur le développement, qui croyaient notamment que l'industrialisation du tiers-monde allait amener un mieux-être. François Partant y a d'ailleurs cru au départ et il dit bien - je crois dans son livre *Que la crise s'aggrave* - que quand l'industrialisation du tiers-monde a commencé dans les années 1960 tout le monde a applaudi, et en note il ajoute : " y compris l'auteur de ces lignes, quel idiot !" Je me souviens tout à fait d'avoir lu cette citation.

François Partant s'est rendu assez vite compte que cette industrialisation, au lieu d'enrichir le tiers-monde, l'appauvissait. Et c'est un des points sur lesquels nous nous sommes tout à fait rencontrés. D'une part parce que cette industrialisation ne crée pas d'emplois mais au contraire elle en supprime, et d'autre part parce qu'elle est très exigeante en capitaux. Il faut rembourser ces capitaux, et donc soit les produits sont vendus dans le pays - et à ce moment-là le remboursement est impossible et l'endettement augmente, soit les produits doivent être exportés pour payer les dettes, et cela ne profite donc rigoureusement pas au pays qui les a mis en œuvre.

D'où la naissance d'une critique du développement.

Le 2^e stade de cette critique part du fait que le développement que nous avons exporté chez les autres non seulement ne développe pas les autres, mais nous sous-développe nous-mêmes.

22 // *La faim endémique est née du développement : une fraction de la population n'a pas accès aux moyens de production, elle n'a ni travail ni terre et meurt de faim. Or plus le développement est introduit dans le tiers-monde, plus les transferts technologiques sont nombreux, plus les instruments deviennent capitalistiques, plus les ressources financières produites sont concentrées entre les mains d'un petit nombre de gens. Cela donne forcément lieu à quelque chose de catastrophique ; et les pays qui sont "en voie de développement" sont ceux où les choses sont le plus dramatiques. Regardons par exemple le Brésil : plus ce pays se développe, plus la faim progresse. Je trouve que c'est à ça qu'il faudrait que nous pensions parce que c'est en réalité le même problème chez nous maintenant.*

On a toujours tous cru que c'était un phénomène inhérent au sous-développement mais en réalité il n'en est rien puisque le champ économique est maintenant mondialisé : à partir du moment où le capital peut aller n'importe où, et faire ce qu'il veut en fonction de son seul critère, il est parfaitement évident que les contreparties de la croissance qui n'apparaissent qu'à la périphérie du système peuvent maintenant apparaître n'importe où. Et ces moyens de production sont en fait complètement disproportionnés par rapport à la force de travail disponible à l'échelle mondiale. Donc si les gens crèvent de faim dans le tiers-monde cela pourrait bien venir jusqu'ici. Il n'y a plus de raison pour que cela n'arrive pas.

François Partant //

23 // *Le pire des catastrophisme n'est pas d'annoncer les catastrophes quand on pense qu'elles se préparent mais bien de les laisser survenir par le seul fait qu'on ne les a pas prévues, et pire encore qu'on s'est interdit de les prévoir. C'est pourquoi je classerais volontiers dans la catégorie des catastrophistes les innombrables auteurs qui s'emploient à rassurer l'opinion sans mettre en cause le système mondial, sa dynamique et son évolution ; ceux qui prétendent que chômage et sous-emploi sont des maux passagers auxquels on trouvera des remèdes, ceux qui présentent comme conciliables les intérêts des peuples du tiers-monde et ceux des travailleurs du monde industriel, ceux qui soutiennent qu'il est possible de vaincre la faim là-bas sans un changement radical des politiques et des rapports économiques ou sans que ce changement s'effectue à notre détriment, et tant d'autres.*

François Partant, «La ligne d'horizon», 1987

J'ai une très grande admiration pour François Partant parce que dès les années 1980 et même auparavant il a prévu la faillite du système, et il a prévu que nous n'étions pas dans une crise (d'où le titre que nous avons donné à ce livre post-hume qui est paru en 1991 : *Cette crise qui n'en est pas une* mais dans un processus de détérioration.

François Partant a toujours dit que le chômage ne se résoudra pas tout seul mais qu'il ne peut au contraire que s'aggraver, et il a démontré d'une façon très claire et très rigoureuse que cela ne pouvait que s'aggraver.

// *J'avais été appelé dans un petit village, par hasard d'ailleurs puisque les gens s'étaient trompés, me prenant pour un spécialiste des entreprises alternatives. Et donc j'ai ainsi rencontré des gens tout à fait drôles qui font le constat suivant : dans leur région où vivaient environ cent mille personnes il y a encore un siècle, il n'y en a plus que cinquante mille. Ils s'aperçoivent que tout ce qui était culture de montagne a disparu et que la survie dans les plaines, liée à l'agriculture, marche mal. Ils se demandent donc ce qu'ils peuvent faire dans ce cadre-là. Mais dans ce cadre-là on ne peut rien faire. Car au fond la région s'était dépeuplée parce que les activités n'étaient plus compétitives compte-tenu des normes de production, qui étaient différentes il y a un siècle. À cette époque on produisait pour approvisionner la région, alors que maintenant on approvisionne le marché mondial. Il s'agit donc de savoir si le marché mondial permet des productions dans cette région.*

Or ce n'est pas le cas, mais si vous fermez la région, elle pourra à nouveau produire pour elle-même et 100 000 personnes pourront très bien y vivre.

Simplement elles produiront autrement, et probablement plus cher, et ne seront pas compétitives au plan mondial.

Mais après tout s'agit-il de produire pour le marché mondial ou bien est-ce qu'il s'agit de vivre ?

S'il s'agit essentiellement d'exister, les gens n'ont qu'à produire tout ce qui leur est nécessaire pour s'habiller, se loger, se nourrir, etc... La liste des besoins est très vite faite, ils peuvent même éventuellement communiquer par porte-voix ! Tout peut être fait dans une région : c'est évident, mais ça ne marchera qu'à la condition que tout le monde accepte de produire dans ces conditions-là, et donc d'échanger à des conditions qui ne sont pas celles du marché.

Tout le monde aurait donc le pouvoir économique, donc ce système ne marche que s'il s'agit d'une entreprise complètement démocratique.

François Partant //

Ingmar Granstedt: Il est arrivé à la conclusion que puisque c'était le même processus de mondialisation des échanges, vidant peu à peu l'État de sa réalité politique en tant que lieu de décision collectif, qui est en œuvre partout dans le monde (on le voit maintenant également dans les pays de l'Est), les mêmes marginalisations, les mêmes exclusions allaient se produire un peu partout. Sous des formes un peu différentes peut-être, mais le même processus d'exclusion d'une partie de la population mondiale devenait un phénomène général.

Dans ce cadre, c'est peut-être du côté de l'exclusion, de la marginalité que la question se poserait un jour. Seulement il est bien précis sur le fait *que ce n'est pas parce qu'on est pauvre ou marginalisé qu'on est nécessairement révolutionnaire* (en cela il n'était pas marxiste) mais qu'il s'imposerait peut-être comme seule perspective possible pour des populations exclues de se réorganiser autrement, en marge de l'économie internationale, en reconstituant des activités - plutôt à petite échelle - et en essayant de les articuler entre elles.

Cela pouvait se faire sur un territoire qui n'était pas seulement un territoire local ou national : il pensait également beaucoup aux réseaux.

Autour de cette idée, il avait un projet qui revenait souvent de manière récurrente, qui je crois ne doit pas être lu comme une proposition opérationnelle mais plutôt comme une manière de faire travailler l'imagination, qu'il appelait *l'association pour une alternative économique mondiale*. C'était dans son essence l'idée d'un organisme de discussion et de mise en relation de différentes initiatives et projets économiques, pour essayer de trouver de manière "démocratique", une cohérence entre des activités différentes de manière à ce qu'elles puissent se soutenir les unes les autres, et constituer ainsi un embryon de soutien à une existence économique différente, pour les populations qui s'engageraient dedans. Dans son idée cela reposait sur un engagement volontaire.

Mais encore une fois je crois qu'il ne faut pas prendre cette idée pour une proposition opérationnelle de sa part, mais pour faire travailler l'imagination.

François de Ravignan : L'idée de base de la Centrale économique est que si les gouvernements et les institutions ne peuvent rien pour sortir de la crise, et s'il faut malgré tout essayer d'en sortir, il appartient alors aux exclus de l'économie de s'en sortir par eux-mêmes.

Par conséquent, François Partant envisageait que des personnes exclues du système économique puissent organiser entre elles des productions, échanger entre elles et reconstruire ainsi une économie - qui aurait le moins de relation possible avec l'économie dominante - pour parvenir à survivre.

Il disait - avec une certaine logique - que si 300 personnes se retrouvaient à la suite d'un naufrage sur une île, pour peu qu'il y ait des arbres et quelques matières premières, elles ne mourraient pas de faim : elles s'arrangeraient pour reconstruire une forme de société qui aurait nécessairement une base économique. Tout le monde peut comprendre ce raisonnement.

Dans la réalité, les choses sont plus complexes, car si nous sommes dans une

situation de naufrage, il y a des naufragés à des stades divers et il y a des gens qui ne sont pas du tout naufragés.

Tout ça co-existe dans notre monde et les naufragés espèrent toujours pouvoir réintégrer le paquebot qui continue à circuler. Cela rend les choses plus ambiguës car nous ne sommes pas dans cette situation où il faut tout reconstruire de la base.

On constate cependant que dans certaines régions du tiers-monde, dans certains bidonvilles d'Amérique Latine, à Lima par exemple, c'est un peu ainsi que les choses se passent : les gens qui n'ont aucun espoir de se récupérer dans la société dominante (et c'est pareil en Andalousie dans le milieu rural où les gens ne peuvent ni espérer être employés dans le milieu rural andalou, ni trouver du travail dans une industrie), ces gens essaient de se débrouiller entre eux en produisant pour leur propres besoins.

Ce fonctionnement ressemble à celui de la Centrale économique.

La Centrale économique était selon François Partant une organisation collective de personnes intéressées par ce mouvement, soit qu'ils en émergent, soit qu'ils s'y intéressent de l'extérieur, (extérieur qui tend à s'intérioriser), pour permettre à ce mouvement d'exclus d'exister, de se développer.

François Partant a essayé justement de rencontrer des alternatives, il s'intéressait à toutes les alternatives, il y avait des échanges, des rencontres, essayait-il de mettre en œuvre cette "centrale économique"?

François de Ravignan : Il s'intéressait à toutes les alternatives : il était je crois allé voir des alternatives berlinoises et m'avait beaucoup incité à aller en Andalousie, ce que j'ai fait ; et j'en ai ramené beaucoup d'idées nouvelles. Ces expériences nous permettaient d'enrichir l'idée que les exclus devaient se débrouiller entre eux. Or le fait de voir *effectivement* des gens qui essayaient de le faire sans que des idéologues ne le leur ait conseillé, c'était tout à fait intéressant.

Quant à la Centrale, François y avait également travaillé : il essayait d'en écrire des statuts et remettait sans cesse en chantier ce travail, parce qu'il n'en était jamais satisfait car il craignait beaucoup en particulier ce qui pouvait apparaître comme un "pouvoir centralisé" au sein de cette centrale.

Je crois qu'il n'a pas vraiment résolu ce problème-là, car il est très difficile de créer un système économique destiné à soutenir des projets économiques chez des gens et qu'il n'y ait pas, au sein de cet organisme - qui cependant a à décider - de pouvoirs qui s'exercent : c'est extrêmement difficile et je crois qu'on en est resté là.

Ceci dit, François Partant a au moins suscité chez certains le désir d'entreprendre des expériences dans ce sens-là, chez moi en particulier parce que je peux dire que ce que je fais actuellement - à savoir m'occuper d'insertion de personnes en

difficulté économique en milieu rural (où logiquement aucune activité ne devrait exister) procède de toute la fermentation intellectuelle que nous avons pu avoir ensemble.

Françoise Bourquelot : Je crois qu'à partir d'un certain moment, François a mis toute sa vie - a été possédé d'une certaine manière - par son travail d'écriture. Après avoir fait deux puis trois livres, et avoir travaillé avec Gordian Troëller sur les films, ça a pris de plus en plus de place jusqu'à envahir complètement toute sa vie. Il devait en permanence relire énormément de choses, se tenir en permanence au courant, être sérieux sur les sources aussi. C'était un travail considérable et je crois qu'à partir de *La guérilla économique* vers 1976-77, il a vraiment pensé, il était déjà malade, que le temps qui lui restait serait pour développer ces idées-là.

C'est très frappant quand on reprend les livres parce que finalement dans chacun d'eux, on voit déjà presque programmée l'idée du livre d'après. Par exemple dans *La fin du développement*, on parle déjà de *La ligne d'horizon* ; et ce n'est pas pour rien qu'on a appelé *La ligne d'horizon* le manuscrit qu'il a laissé, car c'est comme un enchaînement.

Il critiquait les gens qui parlaient et n'agissaient pas avec tellement de sévérité.

Je crois qu'à son retour d'Iran, il avait certainement assez d'argent, beaucoup de belles choses, il était d'une grande famille dont il avait aussi hérité d'un certain nombre de choses belles. Très simplement, pour pouvoir se garder les mains libres et travailler, il a commencé par vendre des tapis d'orient, des meubles... et progressivement tout ce qu'il avait. Malgré quelques rentrées par l'édition, à la fin c'était tragique : il ne lui restait que peu d'habits. Quand les gens venaient c'était terrible même s'il avait beaucoup d'humour et qu'il en riait.

Il réfléchissait toujours au type de nourriture qu'il pourrait préparer à tous ces visiteurs pour que ce soit le moins cher possible. Mais il était aussi gourmand et avait des idées extraordinaires qui épataient les gens et ne coûtaient presque rien, comme les criques par exemple.

Il parlait peu de ses difficultés que l'on ne pouvait pourtant pas ne pas voir. Cela dit il était content de voir des gens et il avait plein d'humour. A 19h, il s'arrêtait de travailler et s'autorisait à boire un peu de vin et il regardait la télévision, il était toujours au courant de ce qui se passait dans le monde, ce qui lui permettait de poursuivre sa réflexion.

Michel Parfenov, est-ce que François Partant attachait beaucoup d'importance à la manière dont ses écrits étaient reçus ?

Michel Parfenov : Oui, énormément. Enfin c'était très compliqué parce que il ne faisait pas grand chose pour se faire connaître : pour *La guérilla économique* par exemple, il avait été invité à passer à la télévision mais c'est une chose qu'il

ne supportait pas : il considérait par principe que si on écrivait un livre ce n'était par pour aller se montrer à la télévision ensuite, car les livres avaient leur propre force et devaient se suffire ; c'est donc une grande erreur car pour faire carrière cela pose problème.

A l'époque, en 1976, François écrivait beaucoup d'articles, notamment dans le *Monde Diplomatique*, et il pensait que les écrits restent, mais ce n'était pas quelqu'un qui était prêt à n'importe quoi pour qu'on parle de lui.

Il a sans doute dû souffrir de ce que ses livres n'aient pas un énorme succès mais c'était aussi un choix de sa part.

De plus il s'agissait d'une pensée qui ne peut gagner qu'avec le temps et l'important est qu'elle perdure, car il est souvent arrivé que des idées aussi fortes et aussi novatrices mettent beaucoup de temps à toucher un large public.

Je l'ai vu juste 15 jours avant la fin de sa vie et là les choses deviennent tristes. C'était quelqu'un qui avait une espèce de puissance physique tout à fait étonnante : il avait fait du vélo, et bien d'autres activités qui ne correspondaient absolument pas à la personne qu'on connaissait.

Quand il a senti que ses forces se dégradent, tout ce qui était vieillesse, tout ce qui atteignait son intégrité physique le minait d'une façon absolument épouvantable. Il était devenu presque héroïque pour lui de se lever chaque matin pour se mettre au travail : à la fin de sa vie il n'arrivait presque plus à taper : il avait donc engagé une jeune fille à qui il dictait.

Au fur et à mesure que les choses se dégradent, il était de plus en plus désespéré.

La dernière fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé vraiment très mal et très pâle, il faut dire qu'il n'avait plus que 2 ou 3 heures de respiration normale par jour et c'était vraiment un cauchemar, et 15 jours plus tard, comme par une chance miraculeuse, il était en train de discuter avec quelqu'un qui était venu l'interviewer et il est mort brusquement sur sa table, ce qui était ce qu'on pouvait rêver de mieux pour lui.

Michèle Cros : Deux ou trois ans avant sa mort, François m'avait confié une enveloppe par laquelle il m'avait laissé son testament, et c'est vrai qu'il m'avait demandé plusieurs choses : notamment il ne voulait aucune assistance médicale pour la fin de sa vie. Cela m'a été lourd à porter ne serait-ce que par sympathie mais j'avais promis de faire mon possible. Il voulait aussi être enterré dans une fosse commune, or il n'y en a pas à Montpeyroux, donc il est enterré dans un hameau tout proche. Les gens ont été très touchés au cours de l'enterrement civil car il faisait partie du village dans lequel il était intégré complètement.

Françoise Bourquelot : Il avait toujours envie de faire connaître aux autres les gens qu'il aimait bien, et la preuve la plus extraordinaire qu'on ait pu en avoir, c'est le jour de son enterrement.

Je m'y étais rendue la mort dans l'âme en pensant qu'il y aurait très peu de gens, et finalement il y avaient une masse impressionnante de personnes qui avaient tous entendu parler les uns des autres, et qui ont repris le dialogue entre eux, à travers François. Des gens qui l'avaient à peine connu ont continué à travailler ensemble parce qu'il avait parlé des uns aux autres.

François de Ravignan : Ce qu'il avait dit également dans son testament et qui me paraît important, c'est qu'il voulait que ce qui restait de son argent ou de ses meubles serve à financer la centrale économique, qui depuis n'a pas vu le jour, mais je pense dont l'idée sera à la base de beaucoup d'expériences nouvelles.

Françoise Bourquelot : Peut-être que la centrale économique n'est pas encore à l'ordre du jour parce qu'elle est toujours aussi difficile à mettre en place en tant que telle, néanmoins la compréhension des phénomènes pour y arriver, nous en avons tous les éléments et ce n'est donc plus de l'utopie.

Car si François a pu être accusé de pessimisme exagéré, on en est là aujourd'hui : que ce soit sur la fin des idéologies, avec les conséquences que ça a pu avoir dans les pays où les choses se sont transformées, je pense qu'il souffrirait beaucoup et qu'il ne serait même pas heureux d'avoir eu raison. Mais effectivement, c'est peut-être maintenant que tout ce qu'il disait s'impose. ●

Entretiens avec :

- Florence ROCHE, nièce de François Partant
- François de RAVIGNAN, agro-économiste
- Jean CHESNEAUX, historien
- Michèle CROS, sculpteur
- Françoise BOURQUELOT, chercheur en économie rurale
- Michel PARFENOV, éditeur
- Hugues BERTRAND, économiste
- Ingmar GRANSTEDT, socio-économiste
- Gordian TROËLLER, cinéaste

Archive :

- Marie-Claude DEFFARGE, journaliste
- François PARTANT

